

**Jean-François
Bouthors**

Portraits émotionnels

NOUS, FRANÇAIS

Éditions de
L'Observatoire

Nous, Français

Portraits émotionnels

Jean-François Bouthors

Nous, Français

Portraits émotionnels

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0220-2
Dépôt légal : 2017, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2017
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Il faut affirmer que l'expérience est
indestructible,
quand bien même elle se trouverait réduite
aux survivances et aux clandestinités
de simples lueurs dans la nuit.*

GEORGES DIDI-HUBERMAN
Survivance des lucioles

À mes enfants
Thérèse, Jean et Benoît

Avant-propos

Reprendre langue avec nous-mêmes

De l'attentat du Bataclan à la victoire d'Emmanuel Macron. La gestation de ce livre s'est accomplie dans ce laps de temps qui a vu la France opérer un spectaculaire et historique retournement, passant de la sidération au mouvement, de la peur et de la neurasthénie presque générale au désir d'un grand nombre d'explorer des voies nouvelles pour habiter, sans irresponsabilité ni défaitisme, le monde qui vient. Le pays, du moins une partie de sa population, et pas seulement les « Marcheurs », j'y reviendrai, semble avoir fait sien ce bel aphorisme de Woody Allen : « L'avenir m'intéresse parce que c'est là que j'ai l'intention de passer mes prochaines années. »

Ce basculement que peu ont anticipé, que nombre des commentateurs et figures de la sphère politico-médiatique peinent à comprendre n'est pas né de rien. Je n'ai pas la prétention de l'expliquer de manière exhaustive, mais je peux dire que j'en ai été un témoin particulier en raison même du projet qui a pris dans ce livre sa forme ultime.

Trois semaines après le bain de sang du 13 novembre 2015, le premier tour des élections

régionales voyait près d'un tiers des votants donner leurs suffrages à un parti qui tourne le dos à l'essentiel des valeurs qui ont formé le socle sur lequel la France s'est relevée des ravages de la Seconde Guerre mondiale, plaçant le Front national en tête. Une première dans notre histoire politique. Pis, quand bien même cette victoire avait été annoncée comme probable, près de la moitié des inscrits s'étaient retirés de la citoyenneté en refusant de participer au scrutin ou d'exprimer un choix¹. Les tentatives d'explications et les commentaires n'ont évidemment pas manqué, mais rien ne pouvait effacer l'effroyable nausée qui nous a saisis ce jour-là et les suivants. Un sentiment abyssal de perte de soi. Comme si ce pays et ses habitants étaient en train de s'égarer. Comme si nous étions en passe d'oublier qui nous sommes et d'où nous venons. Comme si nous étions au bord de renier notre héritage.

De ce choc est né, comme une nécessité intérieure impérieuse, le désir de prendre le temps d'aller rencontrer aux quatre coins du pays des Français « ordinaires » dont je ne connaissais pas l'histoire personnelle et dont j'ignorais les convictions, des

1. Lors des législatives qui ont suivi l'élection d'Emmanuel Macron à la magistrature suprême, l'abstention a certes encore été supérieure, mais dans des circonstances beaucoup moins dramatiques, après six scrutins (en commençant par les primaires de la droite et du centre, puis celles, « citoyennes », de ladite Belle Alliance populaire) en moins de huit mois, alors que les sondages annonçaient un net recul du parti de Marine Le Pen, après sa sèche défaite au second tour de l'élection présidentielle, le 7 mai 2017.

Français d'origines, de conditions sociales, d'âge et de sexe différents, pour tenter de comprendre, en profondeur, où nous en étions vraiment. Je n'avais pas l'intention de leur demander une fois de plus ce qu'ils pensaient du terrorisme et de ses causes, ni de la politique et de sa faillite. Je souhaitais les écouter me raconter leur vie, de manière à entendre, au-delà ou en deçà du ressac de l'actualité, ce qui les habite, ce qui les motive, ce qui les a marqués et façonnés, ce qui, peut-être, les hante ou les effraie, ce qu'ils attendent ou espèrent. Ce dont ne rendent pas compte les sondages.

Cette parole offerte par ceux qui racontent n'est pas un nombrilisme qui ramènerait au « haïssable » du moi dénoncé par Pascal, ni au « misérable petit tas de secrets » dans lequel Malraux voyait l'essentiel de l'homme. Elle est plutôt une contemplation par laquelle nous prenons conscience de ce que nous sommes, d'où nous venons et des voies par lesquelles nous sommes passés ; une contemplation par laquelle nous prenons la mesure du chemin parcouru et de tout ce qui l'a nourri et orienté ; une contemplation qui conduit à des étonnements, parce que nous avons oublié ce qui remonte peu à peu du fond de notre mémoire, parce que les traces de maints moments déterminants de nos vies ont été recouvertes par de nouvelles impressions, par de nouvelles émotions ; une contemplation qui est aussi un regard sur nos regards passés. Ce que nous découvrons, c'est l'intrication entre ce que nous sommes, ce que nous avons fait et ce qui nous est advenu sans que nous

l'ayons toujours choisi. Nos vies s'inscrivent dans un paysage foisonnant qui n'était pas simplement le nôtre, mais celui des autres, de tant d'autres... Nos parcours personnels apparaissent enchâssés dans une histoire commune.

Se livrer ainsi ne relève donc ni de l'autosatisfaction ni du *miserere*, mais d'une « re-connaissance » de nos existences qui nous permet d'appréhender nos identités dans leur singularité et leur multiplicité, dans leurs interrelations, dans leur mouvance. À celui qui engage cet acte de dire sa vie, comme à celui qui l'écoute, il s'impose que l'identité reste en devenir tant que cette vie n'est pas achevée : elle est à proprement parler « in-finie » et vivre, c'est toujours aller vers un « soi-même » que nous découvrirons en existant, au sens littéral du verbe « ex-ister », en sortant de ce que nous étions encore à l'instant précédent pour inspirer l'avenir, pour en respirer l'air neuf et l'habiter de notre respiration.

Le récit d'une vie n'est possible et n'a de sens que sous l'ordre de la liberté. Il ne peut être contraint. Et, d'une certaine manière, il s'échappe toujours : toute une part se dérobe à celui qui raconte, comme à celui qui écoute, et la totalité d'une existence ne se laisse jamais embrasser par le regard que nous portons sur elle. En ce sens, nos vies sont des musiques que nous improvisons, mais dont chaque mesure s'éloigne une fois qu'elle est jouée, sans que nous puissions l'arrêter et encore moins la posséder. Nous en gardons ce qu'elles ont imprimé en nous et cela ne se laisse pas facilement décrire. Nos vies sont

non pas des palimpsestes, mais à l'image du tableau que travaille le peintre : si le dernier état efface au moins partiellement le précédent, il en résulte aussi très largement.

Donc prendre le temps d'écouter. Être attentif aux inflexions et à la couleur de la voix, aux mimiques, aux soupirs, aux silences. Laisser le propos cheminer sans l'interrompre trop vite par une question. Ou, au contraire, insister pour creuser un souvenir, afin que celui qui parle précise, détaille, et que finalement remonte en lui ce qui était enfoui. Se tenir devant l'autre comme un réceptacle qui offre un vide pour que la parole se délivre et qu'ainsi nous puissions ensemble, nous, Français, commencer à reprendre langue, à partir de l'expression – autant que possible paisible et confiante – de ce qui est le plus sensible, de ce qui informe intimement nos raisonnements, nos pensées, nos opinions, nos convictions, en allant au plus près, dans le temps d'une rencontre, de nos émotions, c'est-à-dire de ce qui nous met en mouvement, de ce qui est à la source de nos réactions, de nos interprétations, de nos intentions.

Il était entendu avec mes interlocuteurs – en raison de la nécessaire liberté que je viens d'évoquer – qu'ils reliraient leur portrait avant leur parution dans l'édition numérique d'*Ouest-France*, avant l'élection présidentielle. Je ne voulais pas leur « voler » quoi que ce soit ni les prendre par surprise. Dans toute conversation, même la plus respectueuse, le malentendu peut faire irruption. Si la forme et le style m'appartenaient, si l'« interprétation » de leur « partition » me revenait,

il me semblait nécessaire de vérifier que je ne trahissais pas ceux qui me faisaient confiance. Je leur proposais, s'ils le souhaitaient, de leur garantir l'anonymat – il était possible de changer les noms, les lieux, voire les apparences physiques, sans dénaturer le propos –, et il n'était pas difficile de comprendre que certaines histoires de famille ou situations professionnelles délicates pouvaient appeler cette forme de discrétion. Ainsi la conversation était plus simple. Quelques-uns l'ont demandé, et parfois cela m'a étonné, d'autres non, alors que cela m'aurait paru naturel ou raisonnable. Si, après l'entretien, en raison de son contenu, il est arrivé d'insister, pour qu'il en soit ainsi, la décision a toujours appartenu à celui qui parlait.

Souvent, on a commencé par m'objecter qu'il n'y avait rien à dire qui méritait l'attention. Rien que l'ordinaire d'une vie qui ne présentait aucun caractère exceptionnel. J'ai proposé qu'on me laisse juge de l'intérêt de ce que j'entendrais. Et, à partir de cette première question, très simple : « Où êtes-vous né, et quand ? », la singularité de chaque vie s'est dite, et aucune ne m'a semblé banale. Tant s'en faut. En découvrant leur portrait, plusieurs ont été étonnés d'eux-mêmes, comme si c'était la première fois qu'on leur tendait un miroir, ou qu'ils entendaient leur voix. C'était bien eux, mais, en quelque sorte, ils ne le savaient pas.

D'une rencontre à l'autre, j'ai été frappé par l'intelligence bienveillante de tous mes interlocuteurs, par-delà les échecs, les blessures, les erreurs, les déceptions, les inquiétudes, voire les trahisons qui avaient

pu jalonner leur existence. Ni les difficultés d'une vie ni la violence et la noirceur du monde n'étouffaient en eux l'élan du désir et l'espérance d'un avenir possible, renouvelé. Même quand une voix résonnait du grondement de la colère, cette fameuse colère « populaire » dont d'aucuns s'instituent les chantres, j'entendais une disponibilité pour une autre issue : une attente de positivité, un sens de la solidarité.

Naturellement, la « musique de fond » de cette grosse poignée de rencontres faites de hasards, de circonstances, guidées par le souci de varier les profils n'a pas la valeur d'une vérité sociologique ni même le caractère d'un sondage. Mais les sociologues et les sondeurs n'ont pas anticipé la vague des « Marcheurs » ; ils n'ont rien vu venir. J'ose dire que les conversations qui ont donné la matière de ces portraits avaient le poids des « signaux faibles », ceux dont souvent on ne tient pas compte parce qu'ils ne confirment pas nos raisonnements aussi « imparables » que coutumiers. Oui, d'entretien en entretien, j'ai entendu que, dans un contexte incontestablement difficile et déstabilisant, les Français croyaient plus à l'avenir que ceux qui prétendaient les observer ou les gouverner. Ce n'était certes pas l'objet direct de nos échanges. J'étais résolu à laisser de côté le plus longtemps possible, voire à oublier les questions qu'appellent la plupart des micros et des caméras : elles auraient apporté les mêmes réponses que celles qu'on ressassait alors au journal de 20 heures, ou dans les matinales des stations de radio. Mais cette disponibilité, cette confiance

malgré tout, cet appétit de vie se disaient entre les mots, se lisaient dans les regards, s'exprimaient dans le mouvement des mains, dans le ton de la voix et, finalement, dans le bonheur de la conversation. Cela ne faisait pas pour autant de tous mes interlocuteurs de futurs « Marcheurs », je ne les ai pas interrogés sur ce point précis, pourtant c'est sans doute ce qu'a su saisir et incarner Emmanuel Macron en apparaissant, mieux que d'autres, comme celui qui ne doutait pas qu'il était possible d'aller habiter intelligemment et positivement l'avenir plutôt que d'y entrer à reculons, de le subir ou de le fracasser.

Toutefois, l'avenir n'est pas étranger à ce qui est déjà advenu. De ces « portraits émotionnels » – plutôt qu'intimes, car en ces temps de télé réalité et de pipolisation l'intimité est devenue une denrée frelatée, un objet de commerce et de manipulation – surgissent évidemment les souvenirs d'un passé simultanément récent (quelques dizaines d'années, c'est infime à l'échelle de l'histoire de l'humanité) et enfoui sous le flot des informations qui nous arrivent quotidiennement en se balayant les unes les autres. Il est tentant de regarder le tableau qu'ils dessinent sous l'angle de la douce nostalgie d'un monde qui ne serait plus, comme ces photographies de couleur sépia qui témoignent du temps de nos aïeuls. « Cher pays de mon enfance », chantait Charles Trenet...

C'est d'abord la France de l'après-guerre. Elle était laborieuse, austère, modeste, simple. Elle vivait plus lentement. La pauvreté pouvait être grande, mais les écarts de revenus étaient moins criants. Le travail

ne manquait pas. Les études offraient à ceux qui y avaient accès des perspectives heureuses. L'ascenseur social fonctionnait. Tel est sans doute le paysage qui se dégagera de la découverte de ces portraits – comme le premier bouquet d'un vin –, par contraste avec le présent. La France du temps où le téléphone était rare, où la télévision tenait lieu de foyer, en l'absence de tout autre écran, où l'on n'imaginait pas qu'il existerait un jour des ordinateurs portables, des tablettes et des smartphones, où l'encyclopédie se déclinait en de gros et coûteux volumes, où le corps commençait à peine à se libérer. Mais chaque récit raconte, à sa manière, ce qui a changé. Les différentes générations qui s'expriment n'ont pas connu les mêmes situations ni les mêmes « climats » dans ce décor qu'elles ont vu se transformer. La nostalgie, façon carte postale, trahit la réalité en l'uniformisant. Il suffit de prêter attention aux origines pour se rendre compte qu'il ne faut pas remonter très loin dans les généalogies pour repérer des ascendances étrangères. Et ceux dont la citoyenneté est la plus récente ne sont pas les moins attachés à une « certaine idée de la France », les moins soucieux de la transmission de sa culture et de ses valeurs.

Les soubresauts de l'histoire se sont immiscés dans les parcours personnels et familiaux, quand ils ne les ont pas percutés frontalement : la Seconde Guerre mondiale, les « événements d'Algérie », les réfugiés espagnols, les prolétaires italiens qui fuyaient la misère, mai 68 (dont on verra qu'il a

été vécu de manières très différentes par des personnes du même âge), les crises de la sidérurgie, du charbon, du textile, les mutations technologiques, les migrations...

L'évolution des mœurs aussi. C'est ainsi que les femmes n'ont guère de raisons de regretter le temps passé. Les perspectives qui leur étaient offertes, la manière dont certaines étaient traitées par leur père ou leur conjoint, leur statut social, les rôles auxquels elles étaient culturellement assignées étaient souvent moins qu'enviables, même si celles qui s'expriment ici ont su tracer leur route. La parole circule désormais davantage dans les couples, et plusieurs de mes interlocuteurs ont préféré parler à deux. La sexualité n'est plus un tabou ; je n'ai pas eu à forcer les confidences. On mesure d'ailleurs le chemin parcouru entre ce qui se disait, ce qui se transmettait dans les années cinquante et les « évidences » d'aujourd'hui. De même pour la question de l'orientation sexuelle et des choix de vie.

Dans cette France dont certains ont beaucoup invoqué les racines chrétiennes, même si l'église reste encore une étape très pratiquée du « dernier voyage », l'empreinte du catholicisme semble être désormais presque effacée. Elle s'évanouit peu à peu comme la trace des pas sur le sable sous l'effet des vagues à la marée montante. Pourtant beaucoup de ceux que j'ai écoutés sont passés, non sans ferveur, par le catéchisme et les rites d'initiation (baptême, communions « petite » et « solennelle », confirmation), jusqu'au mariage devant « monsieur l' curé ».

Bien sûr, le temps où les curés enseignaient aux enfants qui nous sommes et comment vivre s'est éloigné, comme celui des hussards noirs de la République. L'heure d'une transmission rectiligne et verticale de notre (nos) identité(s) et de nos valeurs est définitivement derrière nous depuis la fin des années soixante. Les rejetons de l'après-guerre n'en ont plus voulu. Pas simplement en France, mais dans l'ensemble du monde occidental. La secousse du printemps 1968 n'était pas exclusivement hexagonale. Elle a fait vibrer la planète de l'Amérique au Japon, en passant par Prague et Varsovie. Elle était le fait d'une génération qui n'entendait plus enfiler le costume de ses parents, et encore moins de papy et mamie, sans s'interroger sur les déchirures de l'histoire contemporaine, sur ses silences, sur ses abîmes, sur les impasses de la société de consommation qui n'en était pourtant, vue d'aujourd'hui, qu'à ses balbutiements. Elle était le contrecoup de Verdun, d'Auschwitz, de Dresde, d'Hiroshima, du Goulag et du stalinisme, du mur de Berlin... Elle était aussi la conséquence d'un nouveau mode de connaissance des sociétés et des êtres humains qui s'était diffusé : l'histoire revue par l'école des Annales, l'économie, la sociologie et la psychologie avaient déplacé le regard et suscité des interrogations inédites qui taillaient en pièces les anciennes représentations, les us et les coutumes. L'immense effort entrepris pour ouvrir l'accès des connaissances à des populations plus nombreuses avait porté ses fruits, avec des conséquences qu'on n'avait pas imaginées

et dont nous n'avons toujours pas pris la mesure. L'accélération du progrès technologique que nous observons aujourd'hui en est un des effets les plus marquants : la capacité d'innover a été formidablement développée du simple fait qu'un beaucoup plus grand nombre d'individus a désormais accès à des formes multiples d'informations et de savoirs, et c'est un phénomène planétaire qui ne fait que s'accélérer.

Quelle que puisse être la nostalgie d'un temps révolu où l'on enseignait les valeurs de la République et/ou celles de la foi, quoi que veuillent d'aucuns qui s'en érigent en hérauts ou en gardiens, les modes anciens de la transmission, leurs « recettes éprouvées » ne reviendront pas. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y a rien à raconter, rien à faire entendre, rien à transmettre. Prendre le temps de narrer une vie fait remonter à la surface ce passé récent souvent relégué dans les arrière-boutiques de nos mémoires. Celui qui dit son histoire, comme celui qui l'écoute, en perçoit la prégnance, car il tisse de manière invisible la trame du présent qui ne cesse de le recouvrir de son actualité. Il est loin d'être aussi absent qu'on voudrait le croire. Il attend d'être parlé pour déployer en nous les effets de sa relecture.

L'écoute de ces récits fait émerger l'expression d'une dimension fondamentale et presque oubliée de nos identités personnelles et collectives : la profondeur de nos existences. Le mot « profondeur » ne vise pas ici d'abord l'intériorité ou la spiritualité, ni même un sens ou une ontologie, mais simplement l'espace temporel dans lequel notre vie se

déroule, entre notre naissance et notre mort. C'est dans cette épaisseur de temps que s'inscrivent nos parcours dans leurs multiples développements, singuliers et communs. Nous avons intensément besoin de renouer avec le temps de nos propres histoires pour comprendre par quels chemins nous sommes passés, d'où nous venons, ce qu'était la scène sur laquelle nous avons été projetés en arrivant au monde, le décor que nous avons habité, les événements dans lesquels nous avons été plongés. Pour devenir nous-mêmes demain, nous sommes dans la nécessité de retrouver aujourd'hui ce qui a contribué à l'originalité de nos personnes, ce qui a en grande partie déterminé les êtres sensibles et capables d'émotions que nous sommes.

Pour cela, nous avons besoin de reprendre langue entre nous. Ce que nous avons à transmettre, ce ne sont pas des notions abstraites, des concepts, des discours, des valeurs « éternelles » qui existeraient dans le monde platonicien des idées. Ce n'est pas une loi, céleste ou naturelle. Ce que nous avons à transmettre, à projeter non pas *sur*, mais *dans* l'avenir passe par la chair des mots, avec lesquels nous parlons de nos existences. Les événements et les contextes qui les ont marquées et façonnées – ce dont chacun de nous a une conscience fragmentée et variable selon les moments de sa vie, selon les circonstances dans lesquelles ils sont advenus, selon le langage qui les a portés – peuvent être comparés à notre ADN, et nous savons désormais que ce ne sont pas les gènes pris séparément qui déterminent ce que

nous sommes, mais l'infinité de leurs interactions complexes, étant entendu que leur « expression » dépend elle-même de la production et de la présence de certaines protéines. De la combinaison de ces événements et de ces contextes, et de la manière dont nous les avons reçus et vécus, compte tenu de nos traits propres, ne cesse de naître ce que nous sommes. C'est sans doute dans l'infinité des « ingrédients » de cette combinaison et dans le caractère en partie aléatoire de leur distribution que notre liberté ouvre mystérieusement son chemin. À rebours d'un structuralisme ou d'un matérialisme étroit, à rebrousse-poil d'une massification et d'une uniformisation auxquelles poussent une part des logiques économiques qui sont à l'œuvre à l'échelle mondiale, la singularité de nos existences peut être observée dès lors que l'on examine nos vies dans leur profondeur. Encore faut-il en prendre le temps.

Ce n'est pas un luxe, mais une nécessité. Un des premiers effets de la mutation complexe dans laquelle nous sommes immergés – avec parfois le sentiment d'être submergés –, c'est que la masse des contenus auxquels nous avons accès est telle que nous sommes emportés par le flux, et principalement par celui des images. Nous sommes captivés et capturés par le présent dont les outils de communication nous rendent en permanence témoins, mais dans l'écart virtuel installé par ces outils. Il serait sans doute plus juste de parler de l'« actuel », au sens de l'*actualité*, car ce présent est concrètement très distant, totalement médiatisé par la technique. Cette emprise de

l'actuel virtualisé est telle que nous avons beaucoup de difficultés à recomposer un tissu de relations qui nous mettent au contact direct les uns des autres, dans lesquelles se jouent l'échange des regards et celui des voix, la présence corporelle, l'exposition à l'être charnel de celui qui se tient près de nous – la promiscuité –, la reconnaissance de son altérité – y compris s'il est très proche, très semblable à nous-mêmes. Cette expérience de la présence réelle de l'autre est à la fois plus limitée (elle n'embrasse pas le monde que nos écrans déploient devant nous) et plus risquée parce qu'elle met notre *bios* à portée physique de l'autre, parce qu'elle implique une vulnérabilité effective qui concerne toutes les dimensions de la personne, du corporel au psychique, du sexuel à l'intellectuel.

Il semble que nous soyons moins préparés que par le passé à cette forme de présence de l'autre et que nous hésitions entre deux manières de résoudre la mise en tension : la fuite ou la fusion. Entre l'absolu de la distance et sa négation, entre l'annulation de cette présence et la réduction de l'autre à nous-mêmes. C'est peut-être la raison pour laquelle, dans les films, les séries télévisées et les magazines, le rapport à l'autre est souvent présenté principalement sur le mode de la *consommation* érotique¹,

1. Je souligne le mot « consommation », car ce n'est pas l'érotisme qui fait problème – en réalité, sa transmission fait cruellement défaut, ce qui explique la fascination exercée par la pornographie, qui devient le moyen dégradé et dégradant de l'initiation sexuelle

où l'autre est ramené à la fonction d'un partenaire de jouissance, dans une dimension essentiellement performative et immédiate, quand il n'est pas purement et simplement détruit par le déclenchement d'une violence compulsive dans laquelle s'opère à la fois la fusion (l'autre est absorbé dans l'*hubris* de la passion) et l'expulsion (le danger que représente l'autre est définitivement tenu à distance par son élimination physique). C'est cette même emprise de l'actuel virtualisé qui rend possible le geste terroriste tel qu'il se met désormais en scène, puisque tout se joue, pour celui qui fait de sa mort un acte de destruction de l'autre et des autres, dans la réduction de son histoire et de toute l'histoire à l'instant de la déflagration. L'absolu de l'actuel (qui va faire pendant quelques jours l'actualité), par la négation du passé et de l'avenir qu'il implique, ouvre fantasmatiquement sur l'éternité du présent de celui qui meurt en donnant la mort, à l'exact opposé de ce qui constitue le travail de l'existence, l'expérience de vivre en donnant la vie, pour que celle-ci se poursuive. Il n'est pas d'autre façon de combattre cette fascination pour l'actuel que de redéployer, par la parole échangée, la profondeur de nos existences. Elle seule peut faire ressurgir des étincelles de sens capables de désactiver ses sortilèges. Elle seule peut déplier ce qui est écrasé sur soi-même de sorte que la fascination de la mort soit déjouée par un désir de

des (très) jeunes adolescents –, mais précisément sa réduction à un rapport de consommation.

vivre qui retrouve ainsi un espace pour se manifester alors qu'il crevait d'être enfermé dans la tyrannie de l'immédiat. Rouverte par la puissance poétique d'un échange sensible, la vie peut développer une force de séduction capable d'annihiler les pulsions (auto) destructrices¹.

Repandre langue entre nous représente donc un enjeu considérable. Au-delà de l'habileté tactique et stratégique de celui qui a compris quel parti il pouvait tirer des impasses dans lesquelles s'étaient enfermées la gauche et la droite de gouvernement en France, le succès d'Emmanuel Macron s'explique largement par l'urgence vitale de ce besoin d'une parole partagée. En Marche ! n'en a d'ailleurs pas le monopole. Sur des registres très différents, voire antagonistes, les jeunes Insoumis qui ont placé leurs espoirs en Jean-Luc Mélenchon, Nuit debout, les Zones à défendre (ZAD) ou les Veilleurs en France, les Indignés en Espagne, Occupy aux États-Unis, les Parapluies à Hongkong, ou Maïdan à Kiev, pour ne citer que ces exemples, sont autant d'expressions de cette soif d'une parole qui nous permette de renouer les fils de nos existences et de nos sociétés, ce que l'artiste contemporain suisse Thomas Hirschhorn

1. Certes, ce travail de la parole dans une société ne dispense pas de mettre en œuvre des mesures de sécurité de nature à limiter drastiquement les possibilités de mener des actions terroristes, mais de telles mesures ne sont à même que de contenir le symptôme d'une maladie psychique, sociale et politique qui requiert d'autres traitements de fond, sans lesquels cette pandémie ne régressera pas.

avait tenté, littéralement, de mettre en œuvre avec *Flamme éternelle*, sa monumentale installation d'une agora au sein du palais de Tokyo en 2014. Sans doute, dans bien des cas, l'expression de ce besoin de parole est-elle canalisée dans des formes de discours politiques ou/et moraux qui en réduisent la portée et la puissance libératrice, parce que les acteurs de ces mouvements usent des outils symboliques (la classe, la nation, la foi, etc.) dont ils disposent sur le moment dans l'état où ils les trouvent sans avoir eu le temps de leur redonner consistance et profondeur et qu'ils en usent principalement sur le registre de l'indignation, nécessaire mais insuffisant pour offrir une perspective positive et constructive¹. D'une autre manière, la littérature, le cinéma, le théâtre sont fondés sur ce besoin de redéployer poétiquement nos vies pour en découvrir le sens et y raviver le désir. Et c'est pour cela qu'ils nous parlent toujours avec autant de force. Les portraits rassemblés ici sont une modeste et partielle tentative de répondre à cette nécessité.

Le 21 juin 2017

1. On peut trouver là une explication de la montée de l'abstention : l'indignation ne suffit pas à faire société, elle ne permet pas de distinguer entre le compromis nécessaire pour construire un avenir commun et la compromission. La mobilisation croissante de l'indignation ces dernières années conduit assez naturellement l'indigné à ne pas pouvoir s'inscrire dans le compromis politique qu'appelle la démocratie représentative.

| | |
|--|-----|
| XVI. Avec les ouvriers du château | 209 |
| XVII. Un pack de Lyonnaises..... | 221 |
| XVIII. La courbe, le carré et l'architecte | 233 |
| XIX. Les détours de la liberté..... | 245 |
| XX. Le toubib a l'amour du pays..... | 257 |
| Épilogue : Le concert et la conversation | 269 |
| Remerciements | 279 |

Du même auteur

Comment Poutine change le monde, Éditions François Bourin, 2016.

Petit éloge du catholicisme français, Éditions François Bourin, 2015.

Petite initiation à la Bible : à usage des jeunes... et des moins jeunes !, Médiaspaul, 2014.

Délivrez-nous de Dieu ! De qui donc nous parle la Bible ?, Médiaspaul, 2014.

Paul, le Juif, Parole et silence, 2011.

La Nuit de Judas, Éditions de l'Atelier, 2008.

Nouvelles de Jean, Anne Sigier, 2006.

La Vie, Entrée libre (entretiens avec Mgr Hervé Renaudin), Bayard, 2001.

Dernière rencontre, Éditions JC Lattès, 2001.

Jonas l'entêté, Desclée De Brouwer, « Littérature ouverte », 1996.

Carnets sibériens (avec Marc Garanger, photographe), La Croix/ Éditions du Griot, 1993.